

pas exact, quelle que soit la noirceur de celui-ci. L'histoire est toujours plus subtile que les idées qui courent, et il n'est pas juste de mettre sur le même plan Hitler et Pétain.

Bien évidemment, cette dérive n'enlève rien à la valeur de l'action menée par le comité Vel'd'Hiv' et à la qualité de ce petit livre qui en rappelle l'existence.

Quand les éditions Allia font sortir César Fauxbras de l'ombre

Mer Noire. Les mutineries racontées par un mutin

Paris, Flammarion, 1935, 258 p., épuisé

La Débâcle

Paris, Allia, 2011, 160 p. 9,20 €

Le théâtre de l'Occupation

Paris, Allia, 2012, 224 p., 9,10 €

par Pierre Rigoulot

QUI CONNAÎT CÉSAR FAUXBRAS? Peu d'entre vous, j'en suis sûr, et c'est dommage. Fauxbras est un écrivain antimilitariste des années trente, genre Lucien Descaves. Descaves ne vous dit rien non plus? C'est à lui qu'est dédié *Mort à Crédit*, de Céline. Vous y êtes? La littérature prolétarienne, si vous voulez, celle qui prétend être directe, parler «peuple», une littérature de révolte, de mots assassins sur fond de grands rêves d'humanité fraternelle. Bref, une littérature bien loin de celle d'aujourd'hui, une littérature rafraîchissante, même si ses auteurs sont parfois des têtes de lard, un rien fêlés.

Revenons à Fauxbras. Il sait faire vivre une scène, une rencontre, un personnage. *Mer Noire*, qu'il publie en 1935 chez Flammarion, se présente comme le livre de souvenirs d'un mutin de la flotte française en Mer noire en 1918. On s'y croirait. Hélas – mais signe d'un réel talent d'écrivain – Fauxbras a bâti l'ouvrage à partir des souvenirs de ceux qui, eux, étaient sur place, et sans doute à partir de lectures – sans oublier sa propre expérience. Car il a été marin et, en 1935, il n'y a que dix ans qu'il a dételé. Une femme, plus forte que la mer, l'en a persuadé.

Je n'ai pas dit que son récit était mensonger. Peut-être même est-il plus vrai qu'un témoignage, toujours partiel et partial. Souvarine avait écrit sous le pseudonyme de «Motus» le récit très «vrai» d'un séjour dans l'URSS des années trente alors qu'il l'avait quittée en 1924. Plus vrai, plus riche, plus complet et plus vivant que bien des récits de voyageurs naïfs conduits en laisse par l'Intourist. Plus récemment, une journaliste du *Los Angeles Times* a «mixé» des témoignages très divers de réfugiés nord-coréens pour en faire un des échos les plus fidèles de la vie quotidienne au nord du 38^e parallèle...



On ne trouve *Mer Noire* que dans les bonnes bibliothèques, comme la Bibliothèque d'histoire sociale de Nanterre. Mais grâce aux éditions Allia, nous avons à notre disposition des textes postérieurs de notre marin, écrivain et libertaire. *La Débâcle* est une manière de reportage composé sur la base de témoignages recueillis entre le 29 mai et le 6 juillet 1940. *Le Théâtre de l'Occupation* est le journal, tenu de 1939 à 1944 par Kleber Gaston Sterckeman, *alias* César Fauxbras.

Les éditions Allia se sont fait une spécialité de publier des textes oubliés ou inédits, originaux et intéressants. Il faut saluer ce nouveau coup de maître. Mais on ne saurait les féliciter sans mentionner le petit-fils de Kleber, Anthony Freestone. C'est lui qui a classé les archives restées dans la famille, transcrit les textes inédits. C'est lui qui nous apprend que son grand-père est né en 1899 près de Dunkerque, qu'il est mousse sur un navire en avril 1914 et qu'il s'engage en février 1915. Grâce à lui, aussi, nous savons qu'il quitte l'armée en 1921, devient capitaine de la Marine Marchande et fonde au Havre un syndicat CGT des officiers de la dite Marine. Après son mariage, il deviendra expert-comptable et publiera chez Flammarion dans les années trente plusieurs ouvrages engagés, voire féroces, contre la bourgeoisie, les militaires, les politiciens.

Fauxbras écrit dans la presse de gauche, libertaire et pacifiste. Sa signature apparaît dans *L'Œuvre*, le journal de Déat, et dans la revue *Les Humbles*, que dirige Maurice Wullens. Condamné en octobre 1939 pour «propagande antimilitariste», il est à nouveau mobilisé, fait prisonnier mais libéré en 1941 en tant qu'ancien combattant de la première guerre mondiale.

Il est mort à Paris en août 1968.

La Débâcle

Fauxbras avait souhaité publier ce texte où étaient exposées « les raisons qu'avait au mois de mai le soldat français réserviste de ne pas mourir pour Dantzig » – lui-même donc – et l'intituler *Sondage 40*. Son pacifisme peu patriotique fait-il reculer les éditeurs auxquels il s'adresse? C'est ce qu'il veut croire. En 1965, encore, il tente une nouvelle fois sa chance, mais, comme Fauxbras le note rageusement, « ces messieurs ne pensent pas que la vérité sur mai 1940 soit bonne à dire en 1965 ».

La vérité est que les pages qu'il propose n'ont rien d'une démonstration ni même d'une description ordonnée de l'état d'esprit des soldats français. Elles ne disent rien, ces pages, mais laissent parler les centaines de voix qu'il a entendues pendant les semaines qui ont suivi sa capture lors de la déferlante allemande de mai 1940 dans le nord de la France. Ce n'est pas un écho mais des centaines d'échos. Non un discours, mais un entremêlement de propos. Le message n'est pas facilement audible. Bien sûr, le lecteur s'arrête à l'une ou à l'autre de ces voix, amusé ou scandalisé, pensif ou ému. « Le bon côté des mobilisations, entend-il dire, c'est que ça solutionne beaucoup de drames de ménages »... Ou bien: « Mon père, c'est un con, il s'est fait naturaliser français. Maintenant, moi, je suis victime »... Un de ses voisins déclare tranquillement: « Si Hitler prend tous les départements du Nord et de l'Est, on s'en fout royalement, on est du Gers »... et un autre: « Si on est de retour pour les vendanges, il n'y aura que demi-mal ». « Vos ennemis, *proclamait une affiche*, ce sont vos capitalistes et non les soldats du Reich ». À quoi l'un des prisonniers rétorque que l'affiche ne lui inspire pas confiance: « Comme si on était les seuls à avoir des capitalistes! Comme si M. Krupp, c'était un malheureux prolétaire! ».

La gouaille du titi parisien, l'humour féroce, la remarque fine et la bêtise la plus crasse, on trouve de tout dans ces nouvelles « Galeries j'farfouille » que sont les colonnes de prisonniers français. On ne peut même pas dire que domine la honte ou le désespoir des vaincus. Beaucoup sont persuadés que la guerre sera vite terminée et qu'ils vont bientôt rentrer chez eux. C'est cette donnée brute, cet enregistrement tous azimuts, sans ordre ni commentaire, qui a rebuté les éditeurs, en l'occurrence Denoël et Flammarion, conscients qu'une certaine monotonie allait l'emporter au bout de quelques dizaines de pages.

Cela ne retire pourtant rien à l'intérêt du document, que tous ceux qui s'intéressent encore à cette étonnante défaite-éclair de mai-juin 1940 doivent parcourir attentivement.

César Fauxbras, comme Alain, considérait qu'on ne pouvait faire la guerre au fascisme car la guerre c'est déjà le fascisme: « Nous faisons une guerre antifasciste dit-il dans *La débâche*, nous défendons la liberté, et des bourriques ouvraient nos lettres, et un tribunal de planqués fourrait cinq ans de taule au copain qui s'était exprimé librement dans une lettre à sa femme, une lettre intime que seule sa femme devait lire et non pas dans un tract ou dans une salle de bistro. Nous n'avions pas le droit de penser, nous étions déjà des cadavres! ».

Le théâtre de l'Occupation

C'est cet état d'esprit qu'il faut avoir en tête pour bien comprendre le journal que Fauxbras tient pendant l'Occupation. Il pense, comme la gauche de la SFIO, comme la plupart des pacifistes de l'époque (et même à certaines périodes, comme les communistes), que la France de la III^e République, le fascisme italien ou le régime hitlérien, c'est du pareil au même! Tous les dirigeants politiques défendent les intérêts des capitalistes de leur pays et sont prêts, pour cela, à toutes les alliances: Hitler avec Staline puis contre, Daladier contre le fascisme puis pour (du moins, l'assure Fauxbras). Ici, l'unité du livre, c'est l'unité d'un regard, celui d'un pacifiste à l'humour grinçant, habile à relever les sophismes, les arrière-pensées. Ainsi, quand le président de l'Alliance nationale contre la dépopulation assure que les pères de famille nombreuse seront récompensés et donc libérés de leurs obligations militaires, Fauxbras, perfide, s'interroge: «c'est donc une récompense d'être libéré?» N'est-ce pas insinuer que les soldats français «préfèrent leur libération à celle de la Pologne?». Nous sommes le 7 novembre 1939... Les bobards sur les «gigantesques» pertes ennemies, la piètre littérature patriotique de ceux qui envoient de pauvres diables risquer leur vie, sont durement brocardés: «Pourquoi donc M. Jean-Foutre Giraudoux n'est-il pas parti? Ni M. Louis Renault, ni M. Rothschild (...) ni M. Daladier? Ni l'élite en général?» L'hypocrisie qui consiste à justifier pour soi ce qu'on juge condamnable pour les autres est reçue avec des ricanements. 2 décembre 1939: «Les avions du génial Staline ont bombardé la Finlande, il paraît que l'indignation est grande en Italie contre ce grand pays qui attaque lâchement un petit et qui fait assassiner les civils par des avions volant en rase-mottes. J'espère qu'en Éthiopie, on partage l'indignation italienne. L'indignation de nos intelligents staliniens, quand Franco faisait bombarder Guernica, était aussi très grande...».

Fauxbras prévoit le pire. Et celui-ci arrive. L'armée allemande l'emporte en quelques semaines et Fauxbras, fait prisonnier, est envoyé dans un stalag en Autriche. Libéré en mars 1941, il s'installe à Paris et va y poursuivre ses critiques sans concessions. Ses observations sur la vie quotidienne ne manquent pas non plus d'intérêt: il note l'inscription de V et de croix de Lorraine sur les murs de la capitale dès avril 1941, les vêtements bleus, blancs et rouges portés par un certain nombre de passants le 14 juillet ou encore la jubilation du «populo» (c'est le mot qu'il emploie) devant les coups portés contre l'Allemagne: un navire coulé, la résistance russe, l'écoute grandissante de la radio anglaise. Il prévoit la défaite allemande dès le mois d'août 1941 mais «une bourgeoise endiamantée» qui fait la queue devant on ne sait quelle boutique, lui «déclare préférer la victoire allemande à la victoire russe». Quelques mois plus tard, en janvier 1942, les succès russes et anglais retourneront «complètement» le «populo» qui ne croit plus l'Allemagne invincible.

Fauxbras relève les mesures antisémites de Vichy, et évoque même, avec un point d'interrogation qui renvoie à la difficulté d'en savoir plus, des «camps de concentration» où les

Juifs seraient envoyés. La rumeur court. La population n'est pas indifférente et le 16 juillet 1942, on trouve dans son journal: «Il paraît que beaucoup de Juifs étrangers auraient été arrêtés ce matin pour déportation (?). Les gens ne parlent que de ça. Toute la police a été mise sur pied pour cette opération, même les chefs d'îlot». Il entend dire le lendemain qu'ils sont 40 000^[1] à avoir été arrêtés et que «personne ne semble savoir ce qu'ils sont devenus». Pas d'autre commentaire. De même, l'ordonnance sur l'étoile jaune en juin 1942 est notée brièvement en deux mots: «effet mauvais» (dans la population). L'ironie de Fauxbras, ses franches moqueries ressortent davantage quand il cite Déat ou Doriot. Plus tard, il note: «Déat? Un fameux prophète!» Un rappel de ses articles passés circule en effet dans Paris en octobre 1943: «Jamais le pacte germano soviétique ne sera rompu! Jamais les Russes ne pourront sauver Moscou et Léninegrad. Jamais Rommel ne sera chassé d'Afrique, etc. Il aurait suffi de prendre le contre-pied de toutes les prédictions de Déat pour savoir quels événements allaient se passer» (16 octobre 1943).

Fauxbras rapporte des articles de *l'Œuvre* ou du *Cri du Peuple*. Il écoute *Radio-Paris*. Il manifeste son scepticisme. Le pacifiste qu'il est fustige les discours va-t-en-guerre. Ils se valent tous à ses yeux. Il note par exemple un «magnifique article» du *Matin* qui commence ainsi: «Des Français (de la LVF) sont partis pour l'est afin que la France soit présente dans la plus grande croisade de l'histoire, celle de la civilisation contre la barbarie bolchevique». Réaction de Fauxbras: «Il a suffi de copier dans la collection de 1914, à un mot près».

Les premiers revers allemands en Russie, promus au rang de «replis tactiques», de «défense élastique» ou de «décrochages» (une spécialité en son temps de Georges Albertini) sont relevés avec jubilation et lui rappellent ceux de 14-18 ou de 39-40.

L'activisme pro-allemand de Paul Chack – qu'il admire en tant que marin –, est noté de manière glaciale. Les actualités, qui montrent des prisonniers français en Allemagne passant leur temps à faire du sport, à jouer aux cartes et à applaudir à des spectacles, lui semblent le comble de la propagande.

Des annotations remarquables, voire étonnantes, parsèment son journal. *Tartuffe* aurait été interdit en zone libre (25 novembre 1941)^[2], il juge «squelettique» le RNP dès janvier 1942, présente la population parisienne comme «fort satisfaite» des bombardements alliés sur les usines Renault en mars 1942, et évoque le cas de la malheureuse Marie-Louise Giraud, guillotinée pour avoir pratiqué des avortements (31 juillet 1943).

Ce journal permet aussi de mesurer la montée de l'insécurité à Paris. Fauxbras relève la multiplication des attentats, mais mentionne aussi le nombre d'otages fusillés à la suite de ces attentats.

1. 13 000, en fait, mais c'est l'indignation, le sentiment de scandale qui a fait gonfler les chiffres.

2. Nous n'en avons pas trouvé trace (NDLR).

Le 23 avril 1943, une annotation importante: «La découverte de 12 000 officiers polonais dans la forêt de Katyn est exploitée à fond par la propagande, mais ne produit pas d'effet, au contraire». La remarque est d'une grande importance: les Soviétiques sont peut-être coupables mais ce qui prime, pour les Français, c'est la Libération de la France à laquelle les Soviétiques contribuent en combattant victorieusement les nazis. Katyn n'est pas attribué aux nazis, sauf dans les rangs du PC. Mais ce massacre n'est pas perçu par l'opinion publique d'alors comme un enjeu immédiat. L'ennemi, l'Occupant, ce sont les nazis. Ce sont donc leurs crimes qui sont dénoncés. C'est une question de survie pour les Français. Katyn, les crimes soviétiques, massacres et camps de concentration, c'est presque seulement une question morale. D'où la difficulté, plus tard, en France, à ressentir le goulag comme un sujet de scandale et donc à rapprocher communisme et nazisme, également producteurs d'un réseau concentrationnaire. C'est sans doute regrettable pour qui veut voir éclater toute la vérité, mais les peuples balayent d'abord devant leur porte.

Au débarquement, nazis et collabos opposent leurs illusions – ce que Fauxbras appelle «la dernière piqure de caféine au moral allemand» (17 juin 1944): la fameuse arme secrète va arriver... Elle n'arrive pas. Quant à la Libération de Paris, elle donne lieu à des spectacles «qu'il vaudrait mieux ne pas offrir au populo»: celui des collaboratrices au crâne rasé. La foule crie en effet vengeance. Le «populo» veut du sang. Il n'est pas sûr que cela enchante Fauxbras. Mais il semble regretter aussi la «mollesse» de l'épuration. «Naturellement, il n'y a rien, lâche Fauxbras, sur les dames du monde qui bouffaient chez Abetz, l'ambassadeur d'Allemagne». «Le populo va se faire baiser, une fois de plus» (septembre 1944). Au fond, ce n'est pas le principe des crânes rasés qui le fâche mais le fait qu'on ne coupe les cheveux qu'à des «traîtresses» de bas étage et pas ceux des dames du monde (6 septembre 1944). Il n'a que mépris pour cette demi-épuration et raille le fait que Chack soit seulement «exclu de l'Académie de marine» (13 septembre 1944).^[3]

Le journal s'achève pourtant par un exemple d'aveuglement plus grave encore, provoqué par la haine éprouvée par César Fauxbras envers tous les dirigeants quels qu'ils soient: Paris n'a pas été libéré depuis plus d'un mois qu'il rejette le chef de la France libre. «La cote de De Gaulle baisse à toute vitesse. Il n'ira pas très loin, le général. De l'avis général, c'est un con. Non, c'est un militaire. Kif-kif, d'accord.» (19 septembre 1944).

La contrepartie de son hyper-lucidité, de sa capacité à débusquer les hypocrisies et le ridicule, est bien là: aucun homme politique ne peut en racheter un autre. Tous sont à mettre dans le panier. Et tous les régimes qu'ils mettent en place aussi. La fermeté toute particulière de ses convictions a du moins permis à César Fauxbras, tout en restant impitoyable pour les démocraties, de ne pas passer, comme certains socialistes à la manière d'Albertini, du côté des marchands d'illusions révolutionnaires, fascistes ou communistes.

3. On sait que Chack fut, en fait, condamné à mort et fusillé trois mois plus tard.